

## Pour aller où ?

Les arbres du parc autour du lycée ont jauni. Des feuilles mortes tourbillonnent sous les pas pressés des élèves, et l'air du matin est devenu piquant. On sort les sweats, les écharpes, et les sourires se dissimulent sous la fatigue qui s'accumule déjà. L'automne nous ralentit, plie les épaules sous des sacs trop lourds, et rend les regards plus ternes.

Dans la cour, rien n'a changé : les potins, les cahiers à moitié ouverts, les professeurs qui rappellent les échéances. Mais pour elle, non. Pour elle, les jours se succèdent comme une pièce de théâtre jouée sans grande conviction, et elle ne sait plus très bien si elle en est actrice ou simple spectatrice fatiguée.

Elle avance parmi les autres, mais sans vraiment les voir. Ce brouillard qui ne la quitte plus est maintenant bien installé. Elle s'assoit en classe, prend son stylo, trace quelques mots qui ne veulent rien dire. Chaque geste lui paraît automatique, comme si ses mains savaient quoi faire alors qu'elle, au fond, ne sait plus.

Elle ne participe plus aux conversations. Il n'y a plus d'envie, plus de désir, juste cette impression d'avancer sur une route trop longue dont elle ne voit pas la fin.

On lui répète que le bac n'est qu'une étape, qu'après viendront les études, puis un métier, un appartement, peut-être une famille. On lui promet une vie tracée, comme une route déjà dessinée sur une carte qu'elle n'aurait plus qu'à suivre. Mais à quoi bon ? Ces jours qui se succèdent ne lui semblent être qu'un prolongement du même vide. Comme une liste à cocher des passages obligatoires de la vie.

Alors, à quoi bon venir au lycée ? La question revient chaque matin lorsqu'elle passe le portail. Elle pourrait rester chez elle, fermer les volets, disparaître sous sa couette. Pourtant, elle est là.

Quelque chose la pousse malgré elle, une force invisible. Elle ne parvient pas à dire ce que c'est : l'habitude, la peur du vide, ou peut-être autre chose. Comme si, derrière la lassitude, vibrait une minuscule étincelle qu'elle ne comprend pas, mais qui la tient debout. Elle n'attend rien, elle en est convaincue... et pourtant, ses pas la mènent encore ici, chaque matin.

Parfois, en plein cours, ses paupières deviennent trop lourdes. Elle lutte, mais la fatigue finit toujours par gagner. Ce n'est pas vraiment un choix, plutôt une escapade. Fermer les yeux, disparaître quelques instants, laisser le monde continuer sans elle.

Ce jour-là, dans la chaleur étouffante de la salle, elle sent sa tête basculer doucement. Le brouhaha des voix s'éloigne, les paroles des élèves deviennent des échos lointains. Et puis, plus rien.

Quand elle rouvre les yeux, elle est toujours dans le lycée. Les murs sont là, mais plus blancs que d'habitude, comme s'ils avaient été lavés de toutes leurs imperfections. Le tableau au fond n'a plus d'écriture, les bureaux sont rangés avec une précision irréaliste, et pas un bruit ne résonne. La classe est vide.

Elle se lève, hésitante, et sort dans le couloir. Là aussi, plus personne. Les portes sont fermées, les fenêtres ouvertes sur la cour. Le vent souffle, mais il n'efface pas le vide laissé par ce désert.

Plus elle avance, plus ce sentiment d'étrangeté grandit. Les affiches accrochées aux murs se vident de leurs mots, comme si l'encre s'effaçait sous ses yeux. Elle sent son cœur battre plus fort. Elle sait qu'elle rêve, et pourtant chaque détail a la netteté du réel.

Au bout d'un long couloir, une porte reste entrouverte. La seule. Elle hésite, son cœur bat à toute vitesse. Elle la pousse doucement. Derrière, ce n'est plus une salle de classe mais un espace immense, baigné d'une lumière dorée qui n'a rien de naturel.

Elle s'avance, presque malgré elle. Et c'est alors qu'une voix résonne. Pas une voix forte, mais une voix qui semble connaître son nom avant même de l'appeler.

Elle se fige. La voix n'est ni derrière elle, ni devant, ni au-dessus. Elle est partout à la fois, douce mais assez claire pour qu'elle ne puisse pas l'ignorer.

- Tu es fatiguée.

Elle voudrait répondre, mais sa gorge reste sèche. Bien sûr qu'elle est fatiguée, ça elle le sait. Épuisée de ses journées, épuisée de faire semblant, épuisée d'avancer sans savoir pourquoi. Pourtant, ce n'est pas seulement ça que cette voix semble dire. Comme si elle parlait à une part d'elle-même qu'elle avait oubliée.

- Pourquoi es-tu venue jusqu'ici ?

Elle baisse les yeux. Elle ne sait pas. Elle n'a pas choisi, elle s'est juste laissée entraîner par le silence, par ce couloir, par cette lumière.

- Je... je ne sais pas, murmure-t-elle.

Un silence. Mais ce silence-là n'a rien d'oppressant. Au contraire, il semble l'écouter, attendre sa réponse comme si elle avait le droit de chercher ses mots aussi longtemps qu'elle le souhaite.

- Peut-être est-ce toi qui m'as trouvée.

Elle fronce les sourcils tout en cherchant cette voix.

- Je ne comprends pas... Mais qui êtes-vous ?

La silhouette sourit. Ou du moins, quelque chose en elle rayonne, elle le sent.

- Je suis ce que tu es persuadé d'avoir perdu.

Elle reste silencieuse.

Ces mots résonnent dans sa tête comme une énigme. Ce que tu crois avoir perdu... Elle cherche dans sa mémoire : une amie ? un souvenir ? un membre de sa famille ? Mais non, ça ne colle pas.

- Je n'ai rien perdu, dit-elle d'une voix basse. C'est juste que... tout me semble vide, c'est tout.
- Mais le vide n'est que momentané. Ce n'est qu'un laps de temps avant de repartir de plus belle.
- Facile à dire... Mais comment, quand on n'a plus rien ?

Un éclat de lumière, comme un rire silencieux.

- Avec ce que tu refuses de voir. Ce qui malgré tout, te fait venir ici, chaque matin.

Elle doute. Son cœur se sert. Elle repense à ces matins où elle aurait pu rester dans son lit, à ces pas qu'elle fait sans y penser. Et elle réalise : Quelque chose la pousse malgré elle.

- Vous parlez de ça ? De cette chose... que je ne comprends pas ?
- Oui, répond la voix doucement. Celle qui te fait continuer même quand tout paraît fini.

Elle relève les yeux vers la lumière qui l'enveloppe.

- Alors...vous êtes là depuis longtemps ?
- Depuis toujours.
- Mais qui êtes-vous ?
- Je suis ce qui reste quand tout s'effondre. Cette petite brasse qui ne s'éteint jamais malgré la pluie.

Elle ouvre la bouche, sans voix. Un mot lui vient, comme une évidence :

- L'espérance

Elle reste immobile. Ce mot reste suspendu entre ses lèvres. L'espérance.

Il est intrigant ce mot. Elle l'a souvent entendu dans la bouche de ses professeurs, dans des discours à la télé, dans des phrases prononcées à la volée. Mais ici, il résonne autrement. Il ne promet rien.

La lumière s'approche d'elle.

- L'espérance, murmure la voix, ce n'est pas croire que tout ira bien. C'est marcher même quand plus rien ne dit que la route existe.

Elle ferme les yeux. Ces mots la traversent.

- Mais à quoi bon marcher si on ne sait pas où l'on va ?
- Justement. L'espérance n'a pas besoin de savoir. Elle avance dans le brouillard.

Elle inspire profondément.

- Alors... tout ce que je ressens, cette fatigue, ce vide... ça ne veut pas dire

que c'est fini ?

- Non. C'est le commencement. C'est seulement le moment où tu as cessé de faire semblant. Elle fronce les sourcils.
- Le commencement de quoi ? De souffrir différemment ?

La voix semble sourire, sans ironie.

- Non. Le commencement de voir.
- Mais voir quoi ?
- Ce que tu refuses de regarder quand tout va trop vite. Ce qui reste quand tout ce à quoi tu t'accrochais se retrouve détruit.

Elle secoue la tête, troublée.

- Mais à quoi bon voir, si c'est pour découvrir le vide ?

Un silence. Puis, doucement :

- Le vide n'est pas l'absence. C'est l'endroit où quelque chose peut naître. Elle répète, à voix basse :
- Naître...de rien ?
- Oui. L'espérance naît toujours d'un rien. Elle ne vient pas du confort, ni des certitudes. Elle surgit quand tout s'effondre, quand tu crois que plus rien n'a de sens. C'est la lumière qui décide de ne pas s'éteindre.

Elle baisse les yeux.

- Alors l'espérance, c'est...de croire que tout ira mieux même sans raison apparente ?
- Non, souffle la voix. Ce n'est pas croire que tout ira mieux. C'est savoir qu'il y a encore quelque chose, même si tu ne sais pas quoi. C'est continuer à avancer, même sans promesse. Parce que tu vis. Parce que malgré tout, chaque jour tu te lèves, tu marches, tu respires. L'espérance n'a pas besoin de raison. Elle existe dans le simple fait de continuer.

Elle ferme les yeux un instant.

- Et si je tombe à nouveau ?
- Alors tu tomberas. Et l'espérance te relèvera, comme elle le fait à chaque fois. Elle ne t'empêche pas de chuter. Elle te donne le courage de te relever.

Un long silence s'installe. Un pincement de cœur vient la surprendre.

- Et si...je n'y crois plus du tout ?

La lumière vacille légèrement, puis la voix reprend, plus douce encore :

- L'espérance n'a pas besoin que tu y croies. Elle est là, même quand tu l'oublies.Elle attend. Toujours.

Elle reste silencieuse un moment.

Ses doigts tremblent légèrement, comme si les mots qu'elle s'apprêtait à dire étaient trop lourds pour être portés.

- Alors... être conscient, c'est souffrir ? demande-t-elle enfin.
- Pas forcément. Mais plus tu vois, plus tu ressens. Et plus tu ressens, plus tu découvres les profondeurs de ce monde dans les bons côtés comme dans les

mauvais.

- Pourtant, parfois j'aimerais ne plus rien voir. Ne plus rien sentir. Juste être vide.
- Mais le vide attire les âmes fatiguées, murmure la voix. Je pense que ce n'est pas le vide qui apaise, c'est la paix. Et la paix ne vient pas du déni, elle vient de la compréhension.
- Comprendre quoi ?
- Que la douleur n'est pas une erreur. Elle est la preuve que tu es vivante, que quelque chose en toi résiste encore.

Elle détourne les yeux. Une larme roule sur sa joue.

- Mais pourquoi faut-il toujours souffrir pour comprendre ?
- Parce qu'un esprit qui dort n'écoute pas. La souffrance, parfois, est le cri de la vie pour te réveiller.

Un silence s'étend. On dirait que la lumière elle-même respire.

- Alors... être lucide, c'est ne plus pouvoir revenir en arrière ?
- Oui. Mais c'est aussi commencer à vivre vraiment. Avoir conscience, c'est quand une blessure nous fait voir les choses différemment.

Elle ferme les yeux.

- Et si je ne veux pas voir ?
- Alors tu continueras de marcher dans le brouillard. Mais tôt ou tard, le brouillard finira par se lever.

Un long silence s'installe. Mais cette fois, il n'a rien de pesant.  
C'est un silence habité.

- Tu n'as pas besoin de me comprendre, dit doucement l'Espérance. Seulement de me laisser vivre en toi.
- Et si je t'oublie encore ?
- Alors je reviendrai. Je trouve toujours le chemin vers ceux qui doutent.

Elle baisse les yeux. Tout semble soudain si clair, si simple.

L'Espérance n'est pas une promesse de bonheur, ni une certitude.

C'est un mouvement invisible qui la dépasse et pourtant l'habite. Du moins, c'est ce qu'elle en a retenu.

- Alors, tu es ce qu'il reste quand on a tout perdu ?
- Non. Je suis ce qui empêche que tu te perdes vraiment.

Elle voudrait encore poser des questions, mais les mots se dissipent.

Tout devient léger, presque suspendu.

Un apaisement la gagne, comme si elle avait enfin cessé de se battre contre le

vide.

La voix reprend, dans un souffle à peine audible :

- Tu vois, l'espérance n'est pas une destination. C'est le pas que tu continues à faire, même quand tu crois ne plus pouvoir avancer.

Elle ferme les yeux.

Le silence se dilue dans la lumière et le monde, lentement, recommence à exister. La lumière ne l'éblouit plus : elle l'enveloppe.

Elle sent la chaleur sur sa peau, une chaleur douce, bienveillante, presque humaine.

Les contours de la pièce se dissolvent.

Le sol n'est plus là, ni les murs, ni la porte.

Elle se sent flotter, ou peut-être tomber, mais sans peur cette fois.

Tout devient silence, mais un silence plein de vie, vibrant, presque musical.

Une dernière phrase, lointaine, résonne en elle :

- Quand tu te réveilleras, souviens-toi que je ne suis jamais partie.

Alors, elle sourit. Pour la première fois depuis longtemps, un vrai sourire.

Elle comprend que ce qu'elle cherche depuis si longtemps n'est pas ailleurs, mais là dans cette lumière, dans ce silence, dans cette respiration qu'elle sent encore.

La lumière se retire doucement, comme un rideau qu'on referme.

Tout s'assombrit, sans violence.

Elle garde pourtant la sensation de chaleur, ce battement discret au creux de la poitrine.

Le silence finit par se replier de lui-même.

La lumière s'efface, lentement, comme un souvenir qui glisse entre les doigts.

Elle sent d'abord son corps, son poids, la tiédeur d'une chaise sous elle.

Un bourdonnement discret revient : le froissement des feuilles, un murmure de voix lointaines.

Ses paupières s'entrouvrent.

La lumière du jour la surprend.

Autour d'elle, la salle de classe est la même qu'avant : les murs, les tables, les lumières du plafond.

Mais quelque chose a changé.

Tout semble à la fois familier et neuf, comme si le monde venait d'être lavé.

Un rire éclate quelque part, une chaise grince.

Le professeur continue de parler, indifférent à son absence passagère.  
Elle regarde ses mains, posées sur son cahier.  
Ses doigts tremblent encore légèrement, comme si elle venait de toucher quelque chose de fragile.

Elle respire profondément.  
L'air du lycée lui paraît plus vivant.  
Rien n'a vraiment changé et pourtant, tout lui semble différent.  
Le vide n'a pas disparu, mais il n'a plus la même forme.  
Il n'est plus un gouffre, mais un espace.

Elle lève les yeux vers la fenêtre.  
Dehors, les arbres d'automne se courbent sous le vent.  
Les feuilles tombent, tourment, s'envolent et soudain, elle y voit autre chose qu'une fin.  
Chaque chute lui paraît devenir un recommencement.

Un sourire à peine visible effleure ses lèvres.  
Elle ne sait pas ce qui vient après, ni ce qu'elle doit faire.  
Mais elle sent, quelque part en elle, ce souffle discret celui qui la pousse encore, pas à pas.

Et dans sa mémoire, la voix murmure encore, comme un écho qu'elle seule peut entendre :  
- Continue

**Texte d'ALBANE du Lycée Anita Conti à Bruz en Ille-et-Vilaine**